

RICHARD ANCONINA



RICHARD ANCONINA: Hello.

JÉRÔME COLIN : Bonjour.

RICHARD ANCONINA : Ça va ?

JÉRÔME COLIN : Vous allez bien ?

RICHARD ANCONINA : Ça va, et vous ?

JÉRÔME COLIN : Très bien. Vous allez où ?

RICHARD ANCONINA : Je vais à l'hôtel.

JÉRÔME COLIN : A quel hôtel ?

RICHARD ANCONINA : Minos.

JÉRÔME COLIN : Manos.

RICHARD ANCONINA : Manos, c'est ça.

JÉRÔME COLIN : Minos c'est en Grèce. Ça va vous coûter plus cher.

RICHARD ANCONINA : Minos c'est dans un film de Belmondo. Minos.

JÉRÔME COLIN : Vous ne devez pas aller au restaurant après ?

RICHARD ANCONINA : Oui.

JÉRÔME COLIN : Il peut tout dire le monsieur ?

RICHARD ANCONINA : C'est après l'hôtel ?

JÉRÔME COLIN : Oui. C'est quel restaurant ?

RICHARD ANCONINA : Je ne sais pas.

JÉRÔME COLIN : Je dois tout deviner. Ça va être super. On va bien s'amuser vous et moi.

RICHARD ANCONINA : Y'a des bonbons là, c'est bien.

JÉRÔME COLIN : C'est parti !

## **FERMETURE PORTE**

JÉRÔME COLIN : J'aime bien Elvis, alors j'ai les fermetures des portes Elvis.

RICHARD ANCONINA : J'adore.

JÉRÔME COLIN : Vous aimez bien Elvis ?

RICHARD ANCONINA : J'adore.

JÉRÔME COLIN : Vous dansez ?

RICHARD ANCONINA : Oui, un petit peu. Je bouge.

JÉRÔME COLIN : Je ne danse pas, je bouge.

RICHARD ANCONINA : I'm not a good dancer. I'm a good mover. Je ne sais pas si je suis un bon... je bouge. J'aime bouger avec la musique.

JÉRÔME COLIN : Vous allez laisser vos lunettes de soleil tout le temps ou je vais pouvoir voir vos yeux ?

RICHARD ANCONINA : C'est vrai. Je ne me rendais pas compte, je suis binoclard. Elles sont de vue.

JÉRÔME COLIN : Ah elles sont de vue. Quand on a des beaux yeux comme ça on les montre.

RICHARD ANCONINA : C'est pas grave, vous êtes par là.

JÉRÔME COLIN : Je suis content de vous rencontrer.

RICHARD ANCONINA : Merci. Moi aussi.

JÉRÔME COLIN : ça ne se voit pas comme ça.

RICHARD ANCONINA : Si, vous avez une tête sympa. Pas de soucis. Il y a beaucoup de caméras.

JÉRÔME COLIN : Comment ?

RICHARD ANCONINA : Il y a beaucoup de caméras.

JÉRÔME COLIN : C'est une émission de télé.

RICHARD ANCONINA : Oui. Je n'ai jamais vu autant de caméras dans un si petit réduit.

JÉRÔME COLIN : C'est vrai ?

RICHARD ANCONINA : Oui. Dites-moi...

JÉRÔME COLIN : Ah, je dois parler tout le temps ?

RICHARD ANCONINA : Non. C'est moi qui doit parler ?

JÉRÔME COLIN : Vous faites ce que vous voulez, monsieur. C'est vous qui payez.

RICHARD ANCONINA : Très bien. Ah oui c'est vrai que c'est le principe. C'est le concept. C'est le même temps qu'à Paris, c'est bien.

JÉRÔME COLIN : Oui c'est exactement le même genre de situation catastrophique.

RICHARD ANCONINA : Plus le Nord quand même.

JÉRÔME COLIN : C'est plus le Nord chez nous.

RICHARD ANCONINA : Oui, y'a des caméras partout.

## **PORTRAIT**

### **Mon père c'était quelqu'un qui avait des règles fortes !**

JÉRÔME COLIN : Riccardo.

RICHARD ANCONINA : Oui. Le début c'est un petit peu raccourci.

JÉRÔME COLIN : C'est quoi ?

RICHARD ANCONINA : L'histoire avant d'être acteur. Ce n'est pas grave.

JÉRÔME COLIN : On a le temps.

RICHARD ANCONINA : Oui.

JÉRÔME COLIN : Vous êtes né où ?

RICHARD ANCONINA : Je suis né à Paris. Paris 18<sup>ème</sup>.

JÉRÔME COLIN : 1953.

RICHARD ANCONINA : Exactement. C'est un BEP d'électrotechnique, pas un CAP d'électricien. J'ai travaillé là-dedans. Je ne trouvais pas ma place. Je n'étais pas bien. Je ne sais pas ce que je voulais faire mais je sentais que ce n'était pas ça que je voulais faire. Après j'ai un peu aidé mes parents au restaurant. Mes parents avaient un café-restaurant dans le Quartier Latin, à Jussieu, on a travaillé ensemble, j'ai aidé, c'était une petite entreprise familiale, avec mes sœurs. Après je sentais que ce n'était toujours pas ça qui me fallait. Par contre il y avait un truc qui se passait bien, c'était la relation aux clients. C'était un truc... mon père, mes sœurs, il y avait un truc fort d'énergie dans le restaurant. Tout le monde venait là parce que c'était animé. C'était chaleureux.

JÉRÔME COLIN : C'était vous qui mettiez l'ambiance ?

RICHARD ANCONINA : Pas spécialement. C'était le côté famille.

JÉRÔME COLIN : Vous avez été heureux dans votre famille ?

RICHARD ANCONINA : Très. Très aimé.

JÉRÔME COLIN : Très aimé ?

RICHARD ANCONINA : Oui. Ça complique. Ce n'est pas simple.

JÉRÔME COLIN : Aimé c'est bien. Très aimé c'est compliqué.

RICHARD ANCONINA : Oui. Ça met la barre très haut sur la relation humaine.

JÉRÔME COLIN : Par votre père et par votre mère ?

RICHARD ANCONINA : Oui. Bien sûr avec des règles. Mon père c'était quelqu'un qui avait des règles fortes. Heureusement. Mais très aimé par mon père et ma mère.

JÉRÔME COLIN : C'est marrant. Mon père était quelqu'un qui avait des règles fortes, heureusement.

RICHARD ANCONINA : Heureusement, oui.

JÉRÔME COLIN : Pourquoi ?

RICHARD ANCONINA : Parce que ça vous guide. Après, ce qui est formidable c'est qu'ils ont mis des règles et en même temps ils ne nous ont pas empêchés de penser les nôtres à un moment donné. Ils ont mis suffisamment de règles pour qu'on puisse surtout avoir les nôtres. Un jour. Donc c'était des bonnes règles puisqu'on a pu s'exprimer.

JÉRÔME COLIN : C'est marrant parce que souvent, les artistes qu'on rencontre, c'est des gens qui ont eu des enfances où il y a quand même eu un minimum de manque d'amour.

RICHARD ANCONINA : Pas moi. Oh putain non.

JÉRÔME COLIN : C'était débordant ?

RICHARD ANCONINA : Non pas débordant, mais il y avait beaucoup de pudeur. Je suis d'une famille méditerranéenne, mon père est très pudique, ma maman aussi était très pudique, des gens très réservés, ne parlant pas fort, très discrets. Quand je dis débordant je pense que c'est surtout dans les premières années. C'était très palpable.

JÉRÔME COLIN : Vous les avez encore vos parents ?

RICHARD ANCONINA : Non.

JÉRÔME COLIN : C'est la merde hein.

RICHARD ANCONINA : Ce n'est pas facile. C'est ce que je disais à Timsit.

JÉRÔME COLIN : Comment ?

RICHARD ANCONINA : C'est ce que je disais à Timsit il y a quelques jours, la semaine dernière. J'ai vu le film, on était tous les deux, on avait le ressenti du film puisque découvrir un film c'est pas simple, c'est toujours un peu violent.

J'ai dit à Timsit : je ne peux même pas appeler ma mère. C'est comme ça. L'important c'est ce qu'ils ont laissé, ce qu'ils ont fait.

JÉRÔME COLIN : C'est la suite logique de la vie mais elle est quand même très embêtante.

RICHARD ANCONINA : C'est un moment qu'il faut passer.

JÉRÔME COLIN : C'était il y a longtemps ?

RICHARD ANCONINA : Ma mère ? 2 ans.

JÉRÔME COLIN : Vous lui auriez dit quoi à votre mère aujourd'hui ? Si vous aviez pu l'appeler la semaine dernière ?

RICHARD ANCONINA : J'aurais dit quoi ? Je ne sais pas. Je lui aurais montré le film.

JÉRÔME COLIN : Elle était fière de vous ?

RICHARD ANCONINA : Oui...

JÉRÔME COLIN : Pas spécialement ?

RICHARD ANCONINA : Si. Fière mais d'une façon sage, modeste, humble. On peut passer à autre chose non ?

JÉRÔME COLIN : Vous avez des frères et sœurs vous ?

RICHARD ANCONINA : Oui, j'ai des sœurs. Deux sœurs.

JÉRÔME COLIN : Deux sœurs ?

RICHARD ANCONINA : Oui.

JÉRÔME COLIN : C'est facile ça ?

RICHARD ANCONINA : Facile...

JÉRÔME COLIN : Grandir avec des filles ?

RICHARD ANCONINA : Comme tous les frères et sœurs. C'est super, on est très famille. Ça n'empêche pas d'avoir des moments de chamaillerie, mais jamais rien de fondamental et jamais rien de grave. Mes sœurs c'est mes sœurs.

### **Je ne suis pas cinéphile, je ne vais pas au cinéma, pas du tout.**

JÉRÔME COLIN : Quand est-ce que vous avez su ce que vous vouliez faire dans la vie ?

RICHARD ANCONINA : Je pense autour de 22, 23 ans.

JÉRÔME COLIN : Ce qui n'est pas tôt.

RICHARD ANCONINA : Ce n'est pas tôt. Avant je n'y avais jamais pensé.

JÉRÔME COLIN : C'était se laisser aller ?

RICHARD ANCONINA : Je savais que je traversais la vie en me disant ce n'est pas là que je dois être. A un moment donné. Au début j'étais très content mais à un moment donné je me disais non, ce n'est pas ça.

JÉRÔME COLIN : ça a été quoi le déclic ?

RICHARD ANCONINA : Le déclic c'est que j'ai un copain qui m'a téléphoné, qui m'a dit d'aller le voir, il était animateur socioculturel dans un village de vacances. Je suis allé le voir, j'ai passé quelques jours là-bas et j'ai trouvé sa vie formidable.

JÉRÔME COLIN : Pourquoi ?

RICHARD ANCONINA : Il était au soleil, ce qu'il faisait c'était de s'occuper des gens. Je me suis dit c'est quand même bien ça. S'occuper des gens.

JÉRÔME COLIN : Ce n'est pas mal comme programme de vie.

RICHARD ANCONINA : Donner du plaisir, du bien-être, de la bonne humeur. Entre temps je n'ai pas eu de déclic mais... J'ai jamais dit ça, mais je me suis dit c'est une qualité de vie formidable. Tu travailles, tu t'occupes des gens, du plaisir des gens, de leur donner du bon temps, c'est un bon truc. Donc je suis rentré et j'ai fait ce qu'il a fait. J'ai passé un diplôme d'animateur socioculturel. On est beaucoup à l'avoir. C'est le BAFA.

JÉRÔME COLIN : C'est ça, il y en a beaucoup qui l'ont. Et puis il y a des films qui vous marquent à cette période-là pour vous emmener quand même vers cette carrière-là ?

RICHARD ANCONINA : Non.

JÉRÔME COLIN : Le cinéma ce n'est pas quelque chose qui vous intéresse ?

RICHARD ANCONINA : Non. Je ne suis pas cinéophile, je ne vais pas au cinéma, pas du tout. Donc je fais le BAFA et un jour on me téléphone pour me dire Richard, est-ce que tu serais partant, ils cherchent un animateur à Menton.

JÉRÔME COLIN : Il y aura des Italiennes pas loin... J'y vais. Même pas.

RICHARD ANCONINA : Je ne pense pas à ça. Je me dis ah bon, je vais changer de vie, je vais quitter mes parents, mes sœurs, c'est compliqué. Quitter c'est une bonne chose parce qu'on en a besoin, mais en même temps il va falloir qu'eux l'acceptent, le vivent bien. Donc j'y vais.

JÉRÔME COLIN : Parce qu'on ne peut pas vivre juste en essayant de ne pas décevoir ses parents. Ce n'est pas possible.

RICHARD ANCONINA : Voilà. Ça se passe bien. J'arrive à Menton et je suis engagé comme assistant de l'animateur du village de vacances. Voilà, je fais ça. Je fais ça de plus en plus, ça me plaît, je fais les excursions, on fait des soirées dansantes, des soirées cabaret, on me demande de participer à une soirée spectacle. Je dis comment ça une soirée spectacle ? Qu'est-ce qu'il faut faire ? On me dit ce n'est rien Richard, ne t'inquiète pas, c'est juste un petit sketch, 3 répliques. Donc je le fais. Après ça a pris du volume.

JÉRÔME COLIN : Vous vous prenez au jeu.

RICHARD ANCONINA : Je fais de plus en plus de choses, des choses de plus en plus importantes, le lendemain, pendant les excursions j'entendais les gens, on a passé une très bonne soirée, c'était drôle, c'était émouvant...

JÉRÔME COLIN : Vous faisiez quoi ?

RICHARD ANCONINA : Des petits spectacles de soirée avec l'équipe d'animation en place.

JÉRÔME COLIN : Là ça vous touche.

RICHARD ANCONINA : Les gens commencent à me dire on a passé une bonne soirée, c'était super. Ce que vous avez fait là c'était drôle, ce que vous avez fait là c'était touchant, c'était émouvant. Ces mots-là c'était très nouveau. Par rapport au restaurant.

JÉRÔME COLIN : Comment ?

RICHARD ANCONINA : Par rapport au restaurant. C'était très drôle. Par contre les gens adoraient venir au restaurant, mais ce n'était pas la même chose.

### « Chez ces gens-là »

JÉRÔME COLIN : Là du coup il y a quand même un petit déclic.

RICHARD ANCONINA : J'ai fait plusieurs villages de vacances. Et un jour je décide de rentrer à Paris et je dis à mes parents que je vais arrêter l'animation, les villages de vacances...

JÉRÔME COLIN : Je vais faire du théâtre.

RICHARD ANCONINA : Ma mère m'a dit : et tu vas faire quoi ? Pourquoi ? Qu'est-ce qui se passe ? Parents inquiets. J'étais au restaurant. Je dis à ma mère ne t'inquiète pas maman, je voudrais faire du théâtre. Elle me fait une phrase sublime... je le dirai après... Voilà, j'ai été au cours.

JÉRÔME COLIN : C'est quoi la phrase ?

RICHARD ANCONINA : J'étais un peu pris, je la dirai après. Il faut que je me détende.

JÉRÔME COLIN : Après on pourra faire le tour du monde. C'est compliqué.

RICHARD ANCONINA : J'ai commencé les cours. Et j'ai adoré. Alors si vous voulez des petites anecdotes, la dame du théâtre... je ne connaissais pas l'existence des cours connus, le Conservatoire, Jean-Laurent Cochet, Périmony, Florent, je ne connaissais absolument pas.

JÉRÔME COLIN : Rien !

RICHARD ANCONINA : J'étais à Jussieu, Quartier Latin, mes parents ont un café-restaurant, et on bosse tous là. Je dis à ma mère que je voudrais faire du théâtre. Elle m'a fait la phrase magnifique, elle m'a dit : mon chéri, comment tu vas faire, on ne connaît personne. Magnifique. J'ai dit ce n'est pas grave, ne t'inquiète pas. Je vais me débrouiller. Donc je vais au cours, la dame du théâtre, la prof du théâtre me dit très bien, si vous voulez prendre des cours, c'est parfait, mais j'ai besoin de vous entendre, d'entendre votre voix, comment vous dites les choses,

comment vous ressentez les choses, comment vous exprimez les choses. Je dis : je ne connais pas de texte. Il faudrait me dire un texte. Mais je n'en connais pas. Je ne connaissais pas les auteurs, je n'avais pas lu... Elle me dit ben vous n'avez pas un texte de chanson qui vous plait ? Donc j'ai dit un texte de chanson de Brel. C'est pour ça que je le dis, parce qu'on est en Belgique.

JÉRÔME COLIN : Quel texte de Brel ?

RICHARD ANCONINA : « Chez ces gens-là ».

JÉRÔME COLIN : Oh c'est beau !

RICHARD ANCONINA : J'ai dit ça...

JÉRÔME COLIN : « D'abord il y a l'ainé... ».

RICHARD ANCONINA : Voilà. Très bien. Bravo. Donc je me mets sur la scène, c'est la première fois que je suis comme ça, dans ces conditions-là, et là je sais que c'est le début d'une autre vie. C'est peut-être le début d'une autre vie. Peut-être, ou pas.

JÉRÔME COLIN : Vous êtes plein de confiance ?

RICHARD ANCONINA : Oui. J'ai une foi...

JÉRÔME COLIN : De dingue.

RICHARD ANCONINA : De fou.

JÉRÔME COLIN : Il faut non ?

RICHARD ANCONINA : C'est énorme. Ce n'était pas possible que ça ne se fasse pas. Avec une intime conviction que c'était le métier que je devais faire, que je dois faire et que je ferai.

JÉRÔME COLIN : C'est beau de rencontrer ça dans sa vie ! La fameuse intime conviction.

RICHARD ANCONINA : L'intime conviction.

JÉRÔME COLIN : Là je serai à ma place.

RICHARD ANCONINA : Y'a des gens qui disent mais c'est très dur, tu ne peux pas comprendre, tu n'imagines pas comme c'est dur, tu ne décides pas, on te choisit, c'est pas toi qui décides de ta vie. J'écoutais. Je faisais oui, c'est vrai.

JÉRÔME COLIN : Mais attends.

RICHARD ANCONINA : C'est vrai, je suis d'accord. C'est ce que je veux faire. Je disais, sans aucune arrogance, sans aucune prétention, sans aucune insolence... je laissais dire ces gens bienveillants qui me mettaient en garde, je disais oui mais c'est ce que je veux faire. Je comprends mais je vais le faire.

JÉRÔME COLIN : Vous vous souvenez du texte de « Chez ces gens-là » ?

RICHARD ANCONINA : Pas complètement mais là vous m'avez rappelé le début. C'était formidable. Donc je le dis...

JÉRÔME COLIN : Allez, dites-le-moi !

RICHARD ANCONINA : Non, je vous promets...

JÉRÔME COLIN : On est en Belgique.

RICHARD ANCONINA : Je n'ai pas mes lunettes.

JÉRÔME COLIN : Oh, vous allez m'avoir à chaque fois !

RICHARD ANCONINA : C'est le texte ?

JÉRÔME COLIN : Oui, c'est le texte.

RICHARD ANCONINA : Pourquoi vous l'avez sorti ?

JÉRÔME COLIN : Parce que je l'ai tout le temps sur moi, j'adore cette chanson.

RICHARD ANCONINA : C'est une plaisanterie. Vous avez lu quelque part...

JÉRÔME COLIN : Je vous jure que non.

RICHARD ANCONINA : C'est énorme.

JÉRÔME COLIN : Je l'ai toujours là, il est dans mon sac en permanence.

RICHARD ANCONINA : N'importe quoi. Là je ne vous crois pas. Vous avez préparé l'émission. Bravo, là c'est du lourd. Ils préparent bien les émissions...

JÉRÔME COLIN : Soit vous me croyez, soit vous ne me croyez pas, mais je vous dis que je l'ai tout le temps sur moi.

RICHARD ANCONINA : Je vous crois...C'est énorme. C'est énorme quand même, non ?

JÉRÔME COLIN : Cette chanson elle me bouleverse.

RICHARD ANCONINA : Je ne sais pas chanter. Je l'ai dit et la dame était très gentille. Elle m'a dit très bien. On va y aller.

JÉRÔME COLIN : Je vais vous faire une confidence, j'ai fait des cours de théâtre aussi à Paris quand j'étais jeune, et pour rentrer je ne connaissais pas non plus de textes et j'ai fait « Jef » de Jacques Brel. C'est dingue hein.

RICHARD ANCONINA : Oui.

JÉRÔME COLIN : Comme quoi on retombe toujours sur les mêmes. Il y en a qui écrivent bien, il y en a qui écrivent moins bien. C'est comme ça.

RICHARD ANCONINA : Voilà, après les cours, après la suite, petit à petit...

### **Lanvin et moi on est très amis...**

JÉRÔME COLIN : Il y a des carrières qui sont des grands bonheurs et des malédictions. Souvent je me dis que la carrière d'artiste c'est un peu ça. C'est des bonheurs absolument immenses quand ça marche, mais que c'est aussi des malédictions parce que j'ai rencontré beaucoup d'artistes où je me suis dit, après les avoir rencontrés, il aurait été plus heureux s'il avait été maçon. Parce qu'il y a une espèce de course après quelque chose qui doit revenir en permanence.

RICHARD ANCONINA : Je me le suis dit, ça. Je réponds à ça. J'avais 23 ans. 23 ans ? 24 ans... Je me suis dit si jamais à 30 ans je ne vis pas de mon métier, je ne vais pas embêter mes parents, être dans la galère, on n'a jamais été dans la galère, on a eu des galères très tôt, très jeunes, on est revenus du Canada, mais je n'allais pas... depuis qu'on travaillait tous, on était bien, on n'avait pas de gros besoins, on était bien, on ne manquait de rien. C'était une petite affaire mais on ne manquait de rien. Je me suis dit si à 30 ans je ne vis pas de mon métier, j'arrête. Ce n'est pas possible.

JÉRÔME COLIN : Du coup ça va marcher pratiquement tout de suite ?

RICHARD ANCONINA : Très tôt.

JÉRÔME COLIN : C'est vrai ?

RICHARD ANCONINA : Oui.

JÉRÔME COLIN : Vous rentrez au cours de théâtre et puis...

RICHARD ANCONINA : Je fais 2 ans de cours puis je fais un casting, je suis appelé par l'assistant de Robert Hossein pour jouer au théâtre, on jouait « Notre Dame de Paris », je jouais un figurant, je faisais 5 figurants, 5 costumes, un prêtre, un guerrier, un moine, un gueux...

JÉRÔME COLIN : Du coup, premier cachet.

RICHARD ANCONINA : Première fiche de paie artiste dramatique, c'est de Robert Hossein. Juste pour l'anecdote...

JÉRÔME COLIN : Vous faites ce que vous voulez, ne vous sentez pas obligé...

RICHARD ANCONINA : Je pense à ça parce que je vous ai parlé des excursions dans le car avec les vacanciers, un des villages où je bossais c'était à côté de Nice, le VVF, à côté de St Paul de Vence. Donc parfois on partait avec les vacanciers dans le car et on faisait un tour. On passait souvent par St Paul de Vence. Les gens descendaient, se promenaient un peu, puis remontaient. Quand on arrive à St Paul de Vence, à cette époque, il y a Lino Ventura, Yves Montand, et un autre qui jouaient à la pétanque. On est en 79. Non, en 76. Je vois Montand et Lino qui jouent. Je dis aux vacanciers, regardez il y a l'acteur Yves Montand qui joue à la pétanque. 81 arrive. Je fais « Le choix des armes » avec Yves Montand.

JÉRÔME COLIN : Et pas que lui d'ailleurs.

RICHARD ANCONINA : Gérard Depardieu, Catherine Deneuve, Gérard Lanvin, Galabru...en 81.

JÉRÔME COLIN : Ça fait beaucoup quand on est gamin. Là vous commencez. C'est pas le premier film « Le choix des armes » ...

RICHARD ANCONINA : Non ce n'est pas le premier film mais en tout cas tu te dis c'est fou quand même, il y a 4 ans...

JÉRÔME COLIN : Je le regardais jouer à la pétanque.

RICHARD ANCONINA : Jamais je n'aurais pensé qu'il m'appellerait « petit ».

JÉRÔME COLIN : Ça vous a impressionné ? Ces gens-là justement.

RICHARD ANCONINA : Oui. Ce qui m'a impressionné c'est... D'abord ces gens-là, il y a du respect pour eux parce qu'ils ont une telle carrière... Il y a beaucoup de respect. Mais ce qui m'a impressionné c'est surtout, comment dire, si vous arrivez à vous dédoubler c'est le petit garçon que j'étais, naïf, 3 ans avant et quand tu regardes ça tu te dis mais c'est bizarre. C'est bizarre la vie.

JÉRÔME COLIN : C'est étrange.

JÉRÔME COLIN : Le premier truc que vous faites c'est de la télé dans un épisode de « Médecins de nuit ».

RICHARD ANCONINA : Exactement.

JÉRÔME COLIN : Et c'est là que vous rencontrez...

RICHARD ANCONINA : C'est là que je rencontre Gérard Lanvin.

JÉRÔME COLIN : Qui est une grande amitié chez vous.

RICHARD ANCONINA : Gérard et moi on est... On est très amis avant ce film. Et c'est parce que justement on est très amis avant ce film que le metteur en scène... Alors je lui mens au metteur en scène. Quand je fais les essais, quand il me rencontre, je lui dis, j'arrivais des villages de vacances, je lui dis, comme expérience professionnelle, je lui dis que j'avais joué au théâtre, que je faisais partie d'une troupe, que j'avais joué beaucoup de classiques dans une troupe dissoute...

JÉRÔME COLIN : Coup de bluff.

RICHARD ANCONINA : Donc il pouvait se brosser pour...

JÉRÔME COLIN : Pour retrouver les traces.

RICHARD ANCONINA : Zéro trace. C'est incontrôlable. On se voit souvent. Je sens que je l'intéresse, mon personnage pourrait correspondre, ma personnalité pourrait correspondre à son personnage, Lanvin aussi, mais il voit que Lanvin et moi on est très amis, ça le motive, ça l'intéresse de voir notre amitié, au restaurant, tout ça... Puis je reçois un coup de téléphone pour aller signer mon contrat. Il m'engage. Il me dit je vais te prendre, la production va te téléphoner pour le contrat. Je n'ai pas d'agent. Je dois aller à la télévision pour signer mon contrat et là je suis pris d'une espèce de crise de loyauté envers ce type. Il faut que je lui dise que je n'ai jamais joué. J'avais le rôle, il me le donnait. J'adorais. Mais il faut que je lui dise que je n'ai jamais joué. Je ne peux pas lui mentir, c'est pas possible, c'est un trop gentil mec, c'est un mec formidable, trop sympa, et je suis dans une espèce de folie de loyauté, d'honnêteté. J'appelle. Je lui dis merci pour le rôle, je vais aller signer mon contrat, je n'y suis pas encore allé mais je vais y aller. Avant je dois te dire je n'ai jamais joué, je n'ai jamais fait partie d'une troupe.

JÉRÔME COLIN : Il vous dit : je le sais ?

RICHARD ANCONINA : Non. Il me dit ce n'est pas grave. Avec ce que vous dégagez toi et Gérard dans un restaurant, si j'en mets pas un peu sur la pellicule je serais vraiment nul.

JÉRÔME COLIN : Ah oui, loyal !

RICHARD ANCONINA : Oui. Parce que le mec... Ça c'est les parents.

JÉRÔME COLIN : J'allais le dire, ça ne doit pas venir de nulle part.

RICHARD ANCONINA : Non, pas du tout.

« Médecins de nuit », « Police »...

JÉRÔME COLIN : Après du coup derrière « Médecins de nuit », il y a quoi ? Et comment ça se fait que vous connaissiez Lanvin ? Vous connaissiez déjà Coluche et tout à l'époque ?

RICHARD ANCONINA : Non. Pas encore. Lanvin m'a présenté Coluche beaucoup plus tard. Parce qu'il hésitait. Il faut faire attention quand tu amènes quelqu'un chez Coluche à l'époque. C'est un phénomène social, Michel. Tout le monde veut connaître Michel. Michel se méfiait des gens qu'on voulait lui présenter à tout prix. Donc Gérard ne voulait pas louper la rencontre. Il a fait attention de choisir le bon moment. Mais celui qui m'a présenté Lanvin c'est

Jolivet. Ce sont les frères Jolivet. Que j'ai connus parce qu'ils étaient dans le jury du concours de fin d'année de cours.

JÉRÔME COLIN : D'accord. Ok.

RICHARD ANCONINA : C'est comme ça que j'ai connu Lanvin.

JÉRÔME COLIN : Donc les cours, jury de fin d'année, les frères Jolivet, Lanvin, « Médecins de nuit ».

RICHARD ANCONINA : « Médecins de nuit », après un court-métrage, et le monteur du court-métrage est le monteur de Corneau, le court-métrage prend des prix, à Lille, Clermont Ferrand, festival de court-métrage, où on reçoit plein de prix. A ce moment-là le monteur, qui a monté le film, le court-métrage de Richard Malbequi, qui s'appelle « A 20 minutes par le RER », le monteur dit à Corneau je viens de monter un court-métrage, là, il y a un petit jeune, ce serait bien que tu le voies. Il pourrait correspondre à ce que tu cherches pour « Le choix des armes ». Pour faire le copain de Depardieu. Ceci explique cela. Il voit le film et il m'engage.

JÉRÔME COLIN : « Le choix des armes » est un succès.

RICHARD ANCONINA : Gros succès.

JÉRÔME COLIN : Enorme. Là vous commencez à devenir connu ?

RICHARD ANCONINA : Là je suis, entre guillemets », identifié par la profession. Tout d'un coup on sait, on t'a vu, les gens du métier t'ont identifié. Tu existes dans l'univers...

JÉRÔME COLIN : Du coup vous êtes rassuré, les parents aussi ?

RICHARD ANCONINA : Mes parents étaient rassurés.

JÉRÔME COLIN : Et vous ?

RICHARD ANCONINA : Mes parents ils m'ont bien aimé très tôt. Avant les cours bien sûr mais déjà aux cours ils aimaient bien.

JÉRÔME COLIN : ça les rassurait déjà.

RICHARD ANCONINA : Ils m'ont aimé très tôt.

JÉRÔME COLIN : Mes parents m'ont aimé très tôt. C'est une belle phrase. Je la retiens.

RICHARD ANCONINA : Après, voilà, « Le choix des armes » et puis après ça s'enchaîne.

JÉRÔME COLIN : Après ça va devenir les années 80, de dingue pour vous parce que vous tournez 24 films en 10 ans.

RICHARD ANCONINA : Oui.

RICHARD ANCONINA : Après c'est ça, il y a Enrico, Corneau, Oury, Maurice Pialat, deux films avec Corneau.

JÉRÔME COLIN : « Police ».

RICHARD ANCONINA : Oui, il y a eu du lourd quand même.

### **Coluche, « Tchao pantin » ....**

JÉRÔME COLIN : Donc Coluche, comment elle se fait la rencontre ? C'est une rencontre très importante pour vous.

RICHARD ANCONINA : Bien sûr. Lanvin à un moment donné sent que c'est le moment. Il m'emmène chez Michel. Michel avait vu « Médecins de nuit ». Je pense que Gérard attendait ça. Moi je suis tout... C'est Coluche quand même.

JÉRÔME COLIN : C'est Coluche quand même...

RICHARD ANCONINA : T'es pas préparé, t'as pas toutes tes forces. J'étais encore jeune. Immature. Fragile. Tout ça c'était impressionnant.

JÉRÔME COLIN : Mais l'homme, vous le voyez, vous l'aimez.

RICHARD ANCONINA : Oui.

JÉRÔME COLIN : Pourquoi ?

RICHARD ANCONINA : Sa simplicité. Sa modestie. Rien à voir avec le Coluche provocateur. Rien à voir. Ce qui m'a frappé, c'est ça. Très généreux.

JÉRÔME COLIN : C'est lui qui va vous embarquer ?

RICHARD ANCONINA : C'est lui qui va me présenter à Claude Berry.

JÉRÔME COLIN : Pourquoi ?

RICHARD ANCONINA : Parce qu'il lit le bouquin, il cherchait, tout le staff autour de Michel, autour de Claude Berry cherchait un rôle dramatique, un rôle grave pour Michel, porteur d'une grande émotion et un rôle grave. « Tchao pantin » c'est un rôle grave, le rôle de Michel, le film aussi. Donc ils cherchaient ça. Ils trouvent le bouquin, un des gars de chez Michel, Coluche, trouve le bouquin, et Michel, spontanément, lit le bouquin et le petit jeune de 18 ans, il pense à moi. Il pense que c'est moi.

JÉRÔME COLIN : Quel cadeau, putain !

RICHARD ANCONINA : Oui. Effectivement. Quand tu lis le bouquin, tu le fermes, t'as pas encore fait le film. T'as rencontré personne. T'as pas lu le scénario, on ne te l'a pas proposé, Claude Berry ne te connaît pas, t'as lu le bouquin, tu te dis ça ne peut pas m'échapper.

JÉRÔME COLIN : C'est une question de vie ou de mort.

RICHARD ANCONINA : Ce n'est pas possible, on ne me l'a pas fait lire ce bouquin pour me l'enlever.

JÉRÔME COLIN : Et c'est dur ? Ou ça passe facile ?

RICHARD ANCONINA : C'est très dur. Je ne suis pas sûr de le faire. Il ne sait même pas que j'existe Claude Berry. C'est compliqué. Ce n'est pas facile.

JÉRÔME COLIN : Puis on passe les étapes, on arrive sur le tournage. Vous savez, quand vous commencez le tournage de « Tchao pantin » que ça va être au moins particulier ?

RICHARD ANCONINA : Non, je ne suis pas dans l'analyse, je suis trop jeune.

JÉRÔME COLIN : Vous vous dites bon, je le fais.

RICHARD ANCONINA : Je dis c'est beau, c'est super, c'est une belle histoire, j'adore. Puis après tu es préoccupé parce que tu es quand même sur un énorme tournage et tu as un phénomène social devant toi. Le copain qui est simple, humain, affable et humble, il est à la maison, mais sur le tournage il y a 40 flics, des barrières, la foule. Ah bon ? Ah oui, d'accord. Là tu te dis ah oui, je ne suis pas dans un petit film. Là tu te rends compte... Ça donne un petit coup quand même.

JÉRÔME COLIN : Vous, vous êtes la première personne au monde confrontée à cet hyper talent tragique de Coluche.

RICHARD ANCONINA : Oui.

JÉRÔME COLIN : Les premières scènes que vous jouez avec lui, parce que vous en avez dans « Tchao pantin », vous vous dites quoi ?

RICHARD ANCONINA : Je me dis franchement... Je le connais bien, je le connais depuis 5 ans quand on fait « Tchao pantin », ça fait 5 ans que je le connais, Michel, comment dire, je n'ose pas le dire mais il n'y a pas de surprise, il fait exactement ce qui lui va très bien. C'est hyper douceur, cet hyper humanité, donc c'était naturel, je le voyais comme ça, c'est parfait.

JÉRÔME COLIN : Et lui doit se dire exactement la même chose, mon Dieu j'ai bien fait, parce qu'il n'y a pas que Coluche qui est canon dans ce film, tout le monde est canon, vous êtes fantastique. Vous êtes fantastique dans « Tchao pantin ». C'est un des films de mon enfance que j'ai vu, je pense l'avoir vu 40 fois. Ça me fascinait. Vous vous souvenez de la première fois que vous l'avez vu ?

RICHARD ANCONINA : Oui.

JÉRÔME COLIN : ça fait quoi ?

RICHARD ANCONINA : On ne sait pas se voir. Vous savez ça ? Les acteurs n'aiment pas se voir, ne supportent pas de se voir, ne s'aiment pas, ils ne savent pas se voir. J'avais tout pris moi. Les 4 options. Donc j'ai un choc quand je me vois. Y'a Coluche tout le temps, à côté de toi, tu te dis ce n'est pas possible, qu'est-ce que je suis en train de regarder, Michel est puissant. Mes parents m'avaient dit tu nous appelles quand tu verras le film. Tu nous appelles pour qu'on sache. On a envie de savoir. C'était quand même Coluche. Je dis oui, je vous appelle. Dès que je sors je vous appelle. Je sors de la projection, j'appelle mes parents, c'est mon père qui décroche, il me fait alors, c'était comment, qu'est-ce que tu en penses ? Je dis papa, qu'est-ce que j'en pense, je ne sais pas ce que tu attends, je ne

sais pas ce que tu imagines, mais on ne me voit pas beaucoup dans le film, je te le dis tout de suite, j'ai un petit rôle, je ne fais pas grand-chose dans le film, n'imagine pas des trucs... Il m'a dit ok, ça va.

JÉRÔME COLIN : On est arrivé au Manos, on fait un petit arrêt et je vous attends ici.

JÉRÔME COLIN : On était dans « Tchao pantin ». Là c'est un immense moment parce que du coup il y a les Césars qui suivent, ça rafle tout, vous, vous prenez même 2 Césars pour ce film.

RICHARD ANCONINA : Oui.

JÉRÔME COLIN : Vous avez 30 ans. C'est ça ?

RICHARD ANCONINA : Oui.

JÉRÔME COLIN : C'est l'année de vos 30 ans. C'est sympa comme cadeau. Vous avez Meilleur Espoir et Meilleur second rôle. Vous vous souvenez de ce que ça fait quand on dit votre nom ?

RICHARD ANCONINA : Oui.

JÉRÔME COLIN : ça fait quoi ?

RICHARD ANCONINA : Je ne pensais pas que le temps pouvait se décomposer comme ça.

JÉRÔME COLIN : Surtout que vous vous étiez dit si ça ne marche pas, à 30 ans, j'arrête. Et à 30 ans vous prenez 2 Césars.

RICHARD ANCONINA : Ça marchait bien puisque je tournais depuis pas mal de temps. Mais surtout, quand il ouvre l'enveloppe, et qu'il dit Richard, entre Richard et mon nom, il se passe un long moment. Parce qu'il y avait Richard Bohringer aussi. Emotionnellement c'est très chargé.

JÉRÔME COLIN : Et puis il y en a pour tout le monde parce que le copain aussi il a le César. Michel aussi.

RICHARD ANCONINA : Michel il l'a après moi. J'ouvre la soirée en fait. Le second rôle et l'espoir c'est en début de soirée. Je suis assis à côté de Claude Berry à ce moment-là, Michel est devant moi.

JÉRÔME COLIN : Du coup, là, est-ce qu'à partir de ce moment-là les propositions de film c'est l'explosion et tout le talent va être de bien choisir ?

RICHARD ANCONINA : Ce n'est pas l'explosion puisque je vous dis...

JÉRÔME COLIN : C'est déjà pas mal.

RICHARD ANCONINA : J'ai beaucoup bossé avant « Tchao pantin », dans l'année 83 j'ai fait 5 films. J'ai tourné avec Harvey Keitel, avec Alain Delon, avec Juliet Berto ... et « Les jeunes mariés » avec Richard Berry. J'ai fait 5 films. Donc ça allait.

JÉRÔME COLIN : Mais pourquoi à votre avis ? Qu'est-ce que les gens vous trouvaient ? Parce ce qu'il y avait ce côté un peu chétif, timide, jamais à sa place justement, c'était ce personnage-là, qu'est-ce qui fait qu'à un moment tout va sur vous ?

Pourquoi vous intéressez à ce point les gens à ce moment-là ? Vous ne savez pas.

RICHARD ANCONINA : Je pense qu'il y a des mouvements, il y a des cycles, je pense qu'on était en train de changer de cycle, passer de Delon, Ventura, Belmondo qui étaient vraiment des stars, et puis arrivait cette génération de Giraudeau, de Lanvin, de Richard Berry, et j'étais dans le sillon de ces gens-là en fait. C'est les générations qui changent, c'est les modes qui changent, des nouvelles personnes qu'on a besoin, comme aujourd'hui il y a des nouvelles personnes. Je pense que je fais partie de ce...

JÉRÔME COLIN : Derrière vous allez quand même faire « Paroles et musique », qui n'est pas nul. « Police », « Le petit criminel » ...

RICHARD ANCONINA : De Jacques Doillon.

JÉRÔME COLIN : « Lévy et Goliath ».

RICHARD ANCONINA : « Police ». Oui, « Lévy et Goliath » d'Oury. « Police » on a été à Venise, avec Gérard Depardieu.

### **J'ai été longtemps dans ces personnages écorchés, fragiles...**

JÉRÔME COLIN : C'est dingue ces années 80 pour vous. Elles sont folles.

RICHARD ANCONINA : Ça a duré 10 ans. Après c'est normal que ça se calme parce qu'après vous faites des choix et qu'on vous a vu beaucoup dans ce type de personnage, fragile... Après vous avez juste envie de dire j'ai envie de faire autre chose et puis vous véhiculez autre chose aussi, vous mûrissez. On apprend.

JÉRÔME COLIN : Est-ce que la parenthèse des années 80 se referme avec un autre immense film qui est « Itinéraire d'un enfant gâté » ?

RICHARD ANCONINA : Oui. A partir de là j'ai juste envie de passer à autre chose. J'ai adoré hein. Mais j'attends d'être plus mûr.

JÉRÔME COLIN : De devenir un homme ?

RICHARD ANCONINA : Si vous voulez. Non, plus mûr, plus fort. Parce que j'ai été longtemps dans ces personnages écorchés, fragiles. Ecorché, ça me fait rire.

JÉRÔME COLIN : La scène du bonjour face à Belmondo dans « Itinéraire d'un enfant gâté » ! C'est fantastique.

RICHARD ANCONINA : Oui. Là encore je dois beaucoup à Claude évidemment, Claude Lelouch, mais je dois aussi beaucoup à Jean-Paul, parce que Jean-Paul a été déterminant dans le choix.

JÉRÔME COLIN : Ah oui ?

RICHARD ANCONINA : Ils veulent faire un film ensemble. Il y a la carrière de Lelouch et la carrière de Belmondo. Il est bien évident que Lelouch ne va pas imposer un acteur à Jean-Paul, si Jean-Paul n'a pas envie.

JÉRÔME COLIN : Evidemment. Donc c'est lui qui met le petit coup...

RICHARD ANCONINA : Surtout que Jean-Paul était dans une période où il prenait un virage. Il arrêta les films avec le logo Belmondo, avec le flingue là, ou le flingue comme ça. Il rentra dans un autre truc. J'étais ravi qu'il le fasse. Qu'il fasse ce virage. Et j'étais surtout vraiment ravi qu'il le fasse avec moi le virage.

JÉRÔME COLIN : Un film splendide.

RICHARD ANCONINA : J'étais content. Et Jean-Paul, on s'était rencontré, je connaissais bien Rochefort et Marielle, qui ont enfoncé le clou aussi.

### **C'est très dur de voir des gens qu'on adore, qu'on a adoré, qu'on a vus en pleine force, diminuer !**

JÉRÔME COLIN : C'est dingue aujourd'hui, vous parlez de Rochefort, qui vient de décéder, Jean-Pierre Marielle qui est un vieux monsieur maintenant, fantastique, Belmondo qui est un vieux monsieur aussi...

RICHARD ANCONINA : Il est beau Jean-Paul.

JÉRÔME COLIN : Fantastique, je l'ai vu il n'y a pas longtemps, il est fantastique. Ça vous fait chier de voir les gens vieillir, mourir. Ça vous angoisse ou vous avez la sagesse de dire mais tu sais Richard, c'est le cours logique de l'existence.

RICHARD ANCONINA : C'est le cours logique de l'existence. Après ce qui me fait vraiment mal c'est quand ça bascule dans la maladie ou dans la souffrance. C'est très dur de voir des gens qu'on adore, qu'on a adoré, qu'on a vus en pleine force, diminuer.

JÉRÔME COLIN : C'est une terreur chez vous ?

RICHARD ANCONINA : Non. C'est terrible de voir des gens que tu connais bien diminués, c'est terrible.

JÉRÔME COLIN : Mais pour vous ? Le fait que vous allez vieillir. Que vous allez mourir ?

RICHARD ANCONINA : Non.

JÉRÔME COLIN : Ce n'est pas une terreur de tous les jours ?

RICHARD ANCONINA : Non.

JÉRÔME COLIN : Quelle chance !

RICHARD ANCONINA : Non, j'ai tout pris tout de suite.

JÉRÔME COLIN : C'est-à-dire ?

RICHARD ANCONINA : J'ai tout pris très tôt.

JÉRÔME COLIN : Vous avez pris toutes les angoisses très tôt et les avez liquidées une à une ?

RICHARD ANCONINA : Je les prends tout de suite maintenant et on en parle plus après.

JÉRÔME COLIN : Vous avez eu une jeunesse hyper angoissée ?

RICHARD ANCONINA : Non. Hyper angoissée ?

JÉRÔME COLIN : Vous dites je les prends tout de suite.

RICHARD ANCONINA : Non. On l'a toujours plus ou moins. C'était plus fort quand j'étais jeune. Je ne connaissais pas trop. C'est moins fort maintenant. C'est moins intense. C'est moins déstabilisant. L'important c'est de rester le plus longtemps possible dans les meilleures conditions.

JÉRÔME COLIN : Vous faites des trucs pour ça ?

RICHARD ANCONINA : Pour ça non. Je n'ai pas calculé. Je n'ai pas dit pour ça il faut faire ça. Non.

JÉRÔME COLIN : Vous ne bouffez pas bien, faites du sport...

RICHARD ANCONINA : Je fais du sport mais ce n'est pas pour ça. Je fais du sport parce que j'aime ça. J'adore.

JÉRÔME COLIN : Vous faites quoi ?

RICHARD ANCONINA : Je fais beaucoup de vélo. Je fais du sport, je ne fume pas, je mange très correctement, je ne bois pas, je bois un peu de vin en dinant, mais pas plus que ça. Jamais d'alcool fort. Ce n'est pas mon truc.

JÉRÔME COLIN : Un garçon raisonnable.

RICHARD ANCONINA : Lisse.

JÉRÔME COLIN : Pourquoi raisonnable ce serait lisse ?

RICHARD ANCONINA : Je plaisante. Je ne plaisante pas, je sais ce que je veux dire quand je dis lisse.

### **J'aime la compagnie, l'intelligence des femmes !**

JÉRÔME COLIN : ça marche avec les femmes, comédien ? Ça facilite la chose ?

RICHARD ANCONINA : Pas pour moi.

JÉRÔME COLIN : Vous rigolez.

RICHARD ANCONINA : Non.

JÉRÔME COLIN : Pourquoi ?

RICHARD ANCONINA : Je ne sais pas ce que vous voulez dire par ça facilite.

JÉRÔME COLIN : Pour approcher, pour faire la danse...

RICHARD ANCONINA : On approche tout le monde. Tout le monde vous approche. Ce n'est pas le problème. Ça n'a rien à voir avec une relation intéressante.

JÉRÔME COLIN : Oui, c'est vrai. Vous avez du mal avec la relation intéressante ?

RICHARD ANCONINA : Non, pas du tout. Je n'ai que des relations intéressantes.

JÉRÔME COLIN : Ah !

RICHARD ANCONINA : Avec des gens parfois qui ne sont pas forcément intéressants. Mais il y a toujours quelque chose à en tirer.

JÉRÔME COLIN : Mais vous avez une femme dans votre vie qui est plus importante que les autres ?

RICHARD ANCONINA : Non, je ne suis pas marié.

JÉRÔME COLIN : Ce n'était pas la question.

RICHARD ANCONINA : Vous y allez, vous y allez, donc je réponds...

JÉRÔME COLIN : C'était un bonheur les femmes ou ça a été une malédiction ?

RICHARD ANCONINA : Non, y'a pas de soucis.

JÉRÔME COLIN : Un bonheur.

RICHARD ANCONINA : Oui. J'aime la compagnie, l'intelligence des femmes.

JÉRÔME COLIN : Bienvenu.

RICHARD ANCONINA : Après, voilà, il faut que les choses soient naturelles.

JÉRÔME COLIN : Ça vous fait chier de ne pas vous être marié ?

RICHARD ANCONINA : Non. Je pense que si ça avait dû être quelque chose de structurant et stabilisant pour moi, j'aurais opté pour cette option-là. Il y en a pour qui c'est structurant et stabilisant.

RICHARD ANCONINA : Moi je suis structuré et stabilisé comme je le suis. Pas plus ni moins. Ça a été sans être marié. Ce n'est pas grave.

JÉRÔME COLIN : Oh que non.

RICHARD ANCONINA : J'ai eu des histoires longues et très belles.

### **Je suis un gros songeur !**

JÉRÔME COLIN : Quand les années 90 arrivent, et vous tournez beaucoup moins, effectivement, moins de films marquants, ça vous met dans l'inquiétude ? Ou là aussi c'est un endroit où vous parvenez à relativiser ?

RICHARD ANCONINA : Je relativise beaucoup. Encore une fois ça vient aussi de l'éducation. Je suis structuré très tôt puisque je viens du monde du travail. Par mes parents et par moi. Par mon itinéraire, par ce que j'ai fait. Donc je suis structuré. Donc si je ne travaille pas je ne m'écroule pas. Je ne bois pas, je ne suis pas alcoolique, je ne me drogue pas, je ne fume pas. Si je ne travaille pas, c'est dommage. J'attends. C'est dommage parce que je m'ennuie. Parce que j'aime mon travail. Mais je n'aime pas trop travailler. J'adore m'ennuyer un peu. J'adore avoir du temps pour moi. J'adore songer.

JÉRÔME COLIN : Donc vous parvenez très bien à faire avec.

RICHARD ANCONINA : Je suis un gros songeur. Je peux très bien rester dans un fauteuil et tout d'un coup partir dans mes songes.

JÉRÔME COLIN : Ils sont agréables ?

RICHARD ANCONINA : Oui, bien sûr.

JÉRÔME COLIN : Putain mais comment on fait pour avoir une nature comme ça ?

RICHARD ANCONINA : Mais je ne m'ennuie pas. Par contre j'aime travailler. Si je reste trop longtemps sans travailler je me dis que c'est dommage.

JÉRÔME COLIN : Vous avez quand même une nature de dingue.

RICHARD ANCONINA : Quand c'est trop long je me dis que peut-être c'est fini pour moi.

JÉRÔME COLIN : Ça ne vous angoisse pas ?

RICHARD ANCONINA : On est debout, on n'est pas malade, c'est pas grave.

### **J'avais passé un long moment sans travailler, puis arrive « La vérité ».**

JÉRÔME COLIN : Mais quand le succès revient, avec « La vérité si je mens », « Camping », « Stars 80 », c'est quelque chose qui vous fait plaisir ?

RICHARD ANCONINA : Ah oui.

JÉRÔME COLIN : Ah, ça vous fait plaisir quand même.

RICHARD ANCONINA : Oui.

JÉRÔME COLIN : Ça reste un truc capital.

RICHARD ANCONINA : J'avais passé un long moment sans travailler, puis arrive « La vérité ». Le film a fait un énorme succès. Carton. Tout d'un coup tu raccroches des générations, 14 ans, qui n'étaient pas nés à « Tchao pantin », ni à « Itinéraire ». Donc tout à coup tu repars. Tu reprends...

JÉRÔME COLIN : C'est dingue hein.

RICHARD ANCONINA : Oui. Voilà, c'est comme ça.

JÉRÔME COLIN : C'est marrant parce que depuis « La vérité si je mens », le premier c'est en 1997, si ma mémoire est bonne...

RICHARD ANCONINA : Oui. La sortie, oui.

JÉRÔME COLIN : On a l'impression que vous faites des films de bande. « La vérité si je mens », c'est un film de bande.

RICHARD ANCONINA : Oui c'est le hasard des propositions.

JÉRÔME COLIN : « Camping » c'est un film de bande. « Stars 80 » c'est un film de bande.

RICHARD ANCONINA : C'est le hasard des propositions. Entre temps j'ai quand même fait « Dans les cordes », un premier film...

JÉRÔME COLIN : Vous êtes entraîneur de boxe.

RICHARD ANCONINA : Entraîneur de boxe. Et puis j'ai fait le premier film d'Olivier Marchal.

JÉRÔME COLIN : « Gangsters ».

RICHARD ANCONINA : « Gangsters », avec Anne Parillaud, ce n'est pas une bande. Nous on est dépendant, ce n'est pas un choix de ma part. Je n'ai pas décidé de faire des films de bande et ne pas faire des films d'auteurs. Il y a plein d'auteurs que j'adore mais je sens que... c'est un peu en France le petit reproche que je ferais, les gens vous mettent dans des genres, dans des cases.

JÉRÔME COLIN : Ça vous donne envie de gueuler ça ?

RICHARD ANCONINA : Non. Je trouve ça dommage parce que je sais qu'il y a des gens avec qui je ne travaillerai jamais. Alors que je les adore.

JÉRÔME COLIN : Comme ?

RICHARD ANCONINA : Je ne vais pas dire de noms. Je les adore et je sais que je ne suis pas du tout dans leur univers. Ils pensent que je ne suis pas du tout dans leur univers. Alors que je suis entré dans les univers de Pialat, de Doillon, de Juliet Berto, et tous ces gens qui sont les enfants spirituels de ces gens-là, je ne suis pas leur tasse de thé.

JÉRÔME COLIN : Ne le comprennent pas.

RICHARD ANCONINA : Non, je ne suis pas leur tasse de thé.

JÉRÔME COLIN : Ça ne vous donne pas envie d'aller sonner à leur porte et leur expliquer ?

RICHARD ANCONINA : Non.

JÉRÔME COLIN : Pourquoi ?

RICHARD ANCONINA : Je ne sais pas.

JÉRÔME COLIN : Parce que ça ne se fait pas.

RICHARD ANCONINA : Je n'aime pas déranger. Je n'aime pas demander. Vous savez, celui qui pose la question s'expose à la réponse.

JÉRÔME COLIN : Et alors ?

RICHARD ANCONINA : Si je dis voilà j'aime bien ton univers, j'adore tes films, si le mec ne te répond pas...

JÉRÔME COLIN : Ça risque d'être blessant.

RICHARD ANCONINA : Oui. Pas blessant mais ce n'est pas la peine. Tu es là, tu existes, il y a des agents pour ça qui peuvent le lien. Moi je n'aime pas demander, je n'aime pas déranger, c'est comme ça.

JÉRÔME COLIN : Ça vous a rendu heureux ?

RICHARD ANCONINA : Ah oui.

JÉRÔME COLIN : Oui, vraiment.

RICHARD ANCONINA : Oui. Je sais d'où je viens. C'était inattendu tout ça. Je viens d'un endroit formidable, des gens simples, très modestes, des valeurs formidables. Y'a pas de problèmes. Tout ça c'est en plus, c'est super.

JÉRÔME COLIN : C'est bonus.

RICHARD ANCONINA : C'est bonus. Par contre à l'intérieur de ces gens on est dans une autre relation. C'est beaucoup plus dur, beaucoup plus cynique, beaucoup plus cruel. Ça n'a rien à voir. C'est pour ça que je suis resté très longtemps jeune et très immature dans ma personnalité et donc dans le choix de mes rôles, dans les propositions qu'on me faisait. C'était toujours quelqu'un d'un peu fragile. Je véhiculais ça parce que je venais d'un

cocon épanoui, gentil, simple. Quand tu rentres dans le monde du travail, celui-là, c'est plus dur. Plus violent. C'est pas grave.

JÉRÔME COLIN : Alors que c'est inutile. Il n'est pas censé l'être, il n'est pas obligatoire de l'être.

RICHARD ANCONINA : Non.

JÉRÔME COLIN : Il vous a rendu de temps en temps un peu cynique, un peu plus violent, que vous n'auriez dû l'être ?

RICHARD ANCONINA : Non.

JÉRÔME COLIN : On n'est pas contaminé.

RICHARD ANCONINA : Non. Ce n'est pas possible. Moi non.

### **Le jeu du blind test ...**

JÉRÔME COLIN : Les années 80 c'était des gros succès et vous, vous faisiez quoi ? Parce que « Stars 80 » c'est un peu ça l'histoire aussi, vous faisiez quoi dans les années 80 à part travailler ?

RICHARD ANCONINA : Je vivais cet épanouissement. J'étais en train de m'épanouir. De grandir. C'était magnifique ce qui m'arrivait. J'étais très heureux. Les années 80 c'est fort. A tous les niveaux. Au niveau de la mode, de la musique, de mon métier. Je suis né là moi. C'est pour ça que c'est fort. Il y a une connexion entre l'envie de faire le film « Stars 80 », le n° 1 à l'époque, et celui-là maintenant, c'est parce que toute cette époque résonne d'une façon très à fleur de peau pour moi.

JÉRÔME COLIN : Evidemment.

RICHARD ANCONINA : Ben oui.

JÉRÔME COLIN : On va voir si vous connaissez un petit peu la musique des années 80. Vous êtes prêt ?

RICHARD ANCONINA : Je suis prêt moyen.

JÉRÔME COLIN : C'est quoi ça à votre avis ? C'est dans le film.

RICHARD ANCONINA : Dans le film ?

JÉRÔME COLIN : Vous connaissez.

RICHARD ANCONINA : Ah, « Etienne ».

JÉRÔME COLIN : « Etienne », bravo. 1 point. 2<sup>ème</sup>. Vous avez dansé sur ça Richard.

RICHARD ANCONINA : Oui, c'est parfait, je connais.

JÉRÔME COLIN : « Tainted Love », Soft Cell.

RICHARD ANCONINA : C'est ça, exactement.

JÉRÔME COLIN : Une 3<sup>ème</sup>. On en fait 4.

RICHARD ANCONINA : Bravo.

JÉRÔME COLIN : Une autre. Facile.

RICHARD ANCONINA : Oui. Ça c'est Renaud. « Mistral gagnant ». C'est ça ?

JÉRÔME COLIN : Oui.

RICHARD ANCONINA : Dites-moi hein.

JÉRÔME COLIN : ça m'a fait un petit mal au cœur à la fin du film.

RICHARD ANCONINA : Oui ?

JÉRÔME COLIN : Oui.

RICHARD ANCONINA : Pourquoi ?

JÉRÔME COLIN : Ça c'est quoi ?

RICHARD ANCONINA : Ce n'est pas Annie Lennox.

JÉRÔME COLIN : Tout à fait. Eurythmics, « Sweet Dreams ». Bravo. 3 sur 4. Oui, je vous disais, ça m'a fait un petit choc Renaud à la fin du film.

RICHARD ANCONINA : Dites-moi.

JÉRÔME COLIN : Vous parliez des gens un peu diminués, où c'était dur, ça a une certaine violence, l'image a une certaine violence. J'ai trouvé. Pas vous ?

RICHARD ANCONINA : Je comprends.

JÉRÔME COLIN : Moi j'ai beaucoup de mal avec ça parce que je suis un angoissé absolu de la finitude et du fait de ne plus être moi, et ça m'a fait mal au cœur parce que je l'aime beaucoup, je l'aime tellement, je me suis dit merde... Mais voilà. Ça fait partie probablement de la violence dont vous parliez tout à l'heure.

RICHARD ANCONINA : Oui.

JÉRÔME COLIN : Je n'ai pas trouvé que c'était une bonne idée. Après, voilà...

RICHARD ANCONINA : Oui...

JÉRÔME COLIN : On aimerait que rien ne change jamais.

RICHARD ANCONINA : Oui.

JÉRÔME COLIN : Là est tout le problème.

### **Un acteur moyen avec un rôle extraordinaire, il sera extraordinaire !**

JÉRÔME COLIN : Il y a plein d'acteurs qui se sont mis à réaliser des films. Vous, c'est quelque chose qui vous a effleuré de temps en temps dans votre vie ? Ou chacun sa place, un point c'est tout ?

RICHARD ANCONINA : Je pense que chacun sa place. Mais ça m'a effleuré. Après j'ai pensé chacun sa place. Ça m'a effleuré, oh, oh...mais chacun sa place.

JÉRÔME COLIN : Vous êtes un bon acteur ? Vous vous êtes posé la question ?

RICHARD ANCONINA : On est bon acteur si on a des bons rôles. Un acteur moyen avec un rôle extraordinaire, il sera extraordinaire.

JÉRÔME COLIN : C'est vrai ?

RICHARD ANCONINA : Un acteur extraordinaire avec un rôle bidon il sera bidon. Tout ça est sublimé et défini. Le curseur est monté plus ou moins en fonction de l'écriture du personnage. C'est ça qui fait les bons acteurs. A part quelques personnalités comme Gérard Depardieu dont je suis un incondicional.

JÉRÔME COLIN : Oui, qui peut être très bon dans des très mauvais films et on se dit, quand même !

RICHARD ANCONINA : Voilà. Il est toujours captivant. Gérard, dans tous les films, je l'adore.

JÉRÔME COLIN : C'est le plus grand pour vous ?

RICHARD ANCONINA : Ce n'est pas ce titre là. C'est celui qui m'impressionne tout le temps.

JÉRÔME COLIN : De Niro a ça.

RICHARD ANCONINA : De Niro aussi.

JÉRÔME COLIN : Dans les 15 dernières années il a tourné des daubes incommensurables et chaque fois on se dit ah merde, il est quand même encore là.

RICHARD ANCONINA : Tout le temps. Il est captivant.

JÉRÔME COLIN : Ils vous ont fasciné les acteurs américains ?

RICHARD ANCONINA : Oui, bien sûr.

JÉRÔME COLIN : C'est vrai ?

RICHARD ANCONINA : Bien sûr.

JÉRÔME COLIN : Pourquoi ?

RICHARD ANCONINA : Ça fait partie aussi d'une façon de faire les films, qui est très américaine. L'écriture, la production, c'est très travaillé. Les Américains travaillent beaucoup.

JÉRÔME COLIN : Le cinéma français est plus paresseux ?

RICHARD ANCONINA : Pas plus paresseux mais c'est plus latin. On a un acteur, une actrice, on a un peu de sous, on va les chercher un peu de sous, puis allez, on le fait à l'arrache. Les Américains, pas tous, pas tous en France, il y a des gens comme Audiard, comme Toledano et Nakache, c'est très écrit, les mecs de « La vérité », c'est très écrit.

Pour en revenir au cinéma américain, ce qu'on reçoit du cinéma américain c'est des très bonnes choses. Il ne faut pas oublier qu'il y a des très grosses daubes, qu'on ne reçoit pas.

JÉRÔME COLIN : Oh oui. Il y a des grosses daubes qu'on reçoit. Vous avez tourné avec Harvey Keitel par exemple.

RICHARD ANCONINA : Voilà, oui. J'adore le cinéma américain, le grand cinéma américain.

### **Je souris tout le temps !**

JÉRÔME COLIN : Vous voyez, dans le petit pot il y a des petites boules jaunes. Vous pouvez en prendre une si vous voulez. Il y a des phrases. Je ne sais jamais ce qu'il y a dedans donc je découvre en même temps que vous.

RICHARD ANCONINA : Je n'ai pas mes lunettes.

JÉRÔME COLIN : Je vous les lis si vous voulez.

RICHARD ANCONINA : D'accord. J'ai enlevé mes lunettes pour les reflets de la caméra. Tu veux la lire ou pas ?

JÉRÔME COLIN : Je veux bien vous la lire. Il est écrit, c'est très beau : « N'oublie pas de sourire, souris pour escroquer ton désespoir, souris pour continuer de vivre ». C'est Albert Cohen qui a écrit ça dans Le Livre de ma Mère.

RICHARD ANCONINA : Ça va, je n'oublie pas de sourire moi.

JÉRÔME COLIN : Vous n'oubliez pas de sourire ?

RICHARD ANCONINA : Vous le savez.

JÉRÔME COLIN : Vous l'avez lu ce livre ?

RICHARD ANCONINA : Non.

JÉRÔME COLIN : Vous devez hein.

RICHARD ANCONINA : Je sais, je l'ai chez moi. Je l'ai en 2 exemplaires.

JÉRÔME COLIN : Et vous n'osez pas l'approcher ?

RICHARD ANCONINA : Non. Ça commence par « Ma mère, ma chérie », je l'ai fermé tout de suite. J'ai dit je vais attendre un peu, que tout ça s'estompe.

JÉRÔME COLIN : Il est bouleversant.

RICHARD ANCONINA : Donc oui, je souris hein. C'est vrai.

JÉRÔME COLIN : Vous êtes fort quand même.

RICHARD ANCONINA : Non mais c'est vrai. Tout le monde le sait. Je souris tout le temps. C'est vrai. Il y a encore des petites boules.

JÉRÔME COLIN : « Souris puisque c'est grave », disait l'autre.

RICHARD ANCONINA : Il y a une très belle phrase que m'avait dit Gérard Oury un jour, « Il est poli d'être gai ». C'est joli non ?

JÉRÔME COLIN : Oui. Il y a une vraie politesse à ne pas se plaindre.

RICHARD ANCONINA : Exactement.

JÉRÔME COLIN : Après je fais partie des gens qui pensent qu'on a le droit d'être triste.

RICHARD ANCONINA : Oui, bien sûr.

JÉRÔME COLIN : Il ne faut pas mettre un masque tout le temps.

RICHARD ANCONINA : Triste, mélancolique, tout ça c'est bon, c'est bon la mélancolie. C'est doux.

### **« Star 80 ».**

JÉRÔME COLIN : Il y en aura combien des « Stars 80 » ? Ça va durer jusqu'en 2052 ? C'est parti pour être une grande série de films ? Ou ce n'est pas le plan.

RICHARD ANCONINA : Non. Ce n'est jamais le plan. Non.

JÉRÔME COLIN : C'est quoi d'être acteur comme dans « Stars 80 » et se retrouver avec des non-acteurs, qui ont d'autres talents, faire des chansons, chanter. Est-ce qu'on est coach sur le plateau avec eux ? Parce qu'il y en a qui galèrent plus que les autres dans le film. On est coach ? On est un peu papa et on leur dit allez, fais-ça...

RICHARD ANCONINA : Il y en a qui ont galéré ?

JÉRÔME COLIN : Il y en a qui sont un peu moins bons que les autres. C'est normal. Quand il n'y a que des acteurs c'est déjà le cas. Ici quand il y a des acteurs et des chanteurs, il y en a qui jouent moins bien la comédie que d'autres quand même. Non ?

RICHARD ANCONINA : C'est vrai.

JÉRÔME COLIN : Donc, qu'est-ce qu'on fait ? On est un peu coach ?

RICHARD ANCONINA : ça plus Renaud...

JÉRÔME COLIN : Quoi ? Moi je prends du plaisir...

RICHARD ANCONINA : Il faut que j'appelle le metteur en scène.

JÉRÔME COLIN : Quoi ? Le mec il le sait que s'il fait tourner des chanteurs ils jouent moins bien que vous. C'est normal. Ça fait partie du deal.

RICHARD ANCONINA : Oui, y'a pas de soucis. Ce qui se passe, on n'est pas coach, l'important c'est d'installer un climat, une bonne humeur, un truc amical. Amical et simple. Ce qui fait qu'à force d'être dans la convivialité, dans la simplicité et dans l'amitié, on passe au de-là à la caméra, il faut que ce soit presque sans transition à la limite comme ça les types n'ont pas de pression. Moteur ! Qu'est-ce qui se passe ?

JÉRÔME COLIN : C'est effrayant quand même quand ce n'est pas ton métier.

RICHARD ANCONINA : Oui, je comprends.

JÉRÔME COLIN : Vous c'est devenu votre ADN.

RICHARD ANCONINA : Il y en a qui sont plus ou moins mal à l'aise.

JÉRÔME COLIN : Si on vous mettait sur une scène au Zénith vous ne feriez pas le fier non plus alors qu'eux seraient à l'aise. Chacun son univers.

RICHARD ANCONINA : Je confirme.

### **Je ne suis pas inhibé !**

JÉRÔME COLIN : Vous avez un vrai plaisir à chanter ?

RICHARD ANCONINA : Oui.

JÉRÔME COLIN : Ou c'est plutôt un moment d'angoisse terrible.

RICHARD ANCONINA : Je chante très bien.

JÉRÔME COLIN : J'ai vu. Surtout Jean-Jacques Goldman.

RICHARD ANCONINA : Et je danse très bien.

JÉRÔME COLIN : Non mais on peut chanter pas bien et avoir du plaisir à le faire. Moi j'ai ça.

RICHARD ANCONINA : Vous avez vu Luchini. Il ne chante pas du tout.

JÉRÔME COLIN : Luchini ! Il ne chante pas bien. Mais il joue.

RICHARD ANCONINA : Il est heureux de le tenter.

JÉRÔME COLIN : Vous n'avez pas ça.

RICHARD ANCONINA : Non.

JÉRÔME COLIN : C'est l'angoisse.

RICHARD ANCONINA : Ce n'est pas l'angoisse. Je ne m'aventurerais pas. Un peu de respect pour la chanson. Quand même. Si tu aimes vraiment la chanson tu ne l'abîmes pas.

JÉRÔME COLIN : Il faut protéger les belles choses.

RICHARD ANCONINA : C'est vrai qu'il a la chance d'être désinhibé. Il arrive à chanter très mal jusqu'au bout.

JÉRÔME COLIN : Il ne s'arrête jamais.

RICHARD ANCONINA : Il ne s'arrête pas. C'est-à-dire qu'il ne fait pas genre je fais une phrase pour vous donner l'idée de ce que j'aime et ce que je préfère. Non. Il chante tout.

JÉRÔME COLIN : Ça vous aurait plu dans la vie d'être un peu moins timide, un peu plus désinhibé ?

RICHARD ANCONINA : Je ne suis pas inhibé. Ce n'est pas ma personnalité de faire ça. Ce n'est pas parce que tout d'un coup tu n'es pas dans la Luchini attitude ou la Edouard Baer attitude que t'es un mec inhibé. Pourquoi ? Ce n'est pas comme ça que ça se passe.

JÉRÔME COLIN : Mais quand même, quand vous les voyez, je suis comme ça aussi, je n'ose rien faire, mais quand vous les voyez, des fois vous ne vous dites pas merde finalement je m'interdis beaucoup de plaisirs. Parce que quand on les voit ils prennent du plaisir.

RICHARD ANCONINA : Non. Oui, d'accord, c'est eux. Mais dans tes non-dits, dans ton manque de mots, dans tes silences tu dis peut-être autant de choses. Ou tu dis d'autres choses. Ce n'est pas grave. Mais tu dis d'autres choses, même si tu ne parles pas trop. A mon avis. C'est ce que je pense.

JÉRÔME COLIN : Je pense que vous avez raison.

### **Il y a trop de caméras là. Il faut virer tout ça. C'est n'importe quoi !**

JÉRÔME COLIN : Vous avez des films prévus là ? Dans les mois à venir.

RICHARD ANCONINA : Non. C'est ça le truc. J'ai eu des projets là qui ne se sont pas faits. C'est dommage. Mais bon, peut-être bien...peut-être tant mieux.

JÉRÔME COLIN : Il n'y a toujours pas d'angoisse à se dire là y'a rien de prévu ?

RICHARD ANCONINA : Si. Toujours un petit peu. Mais voilà, ça ne me ravage pas quand même.

JÉRÔME COLIN : Parce que ça a été comme ça toute la vie.

RICHARD ANCONINA : Oui. Chaque fois j'ai été sauvé par le gong.

JÉRÔME COLIN : C'est dingue hein. C'est fou. Chaque fois au bon moment, non ?

RICHARD ANCONINA : Oui.

JÉRÔME COLIN : Au moment où ça devenait compliqué.

RICHARD ANCONINA : Au moment où c'était très critique, une espèce de truc...qui te sort la tête de l'eau. Waw...

JÉRÔME COLIN : Une bonne étoile à votre avis ?

RICHARD ANCONINA : On le définit comme on veut. Comme vous voulez. Ça reste très privé. Privé, intime quoi.

JÉRÔME COLIN : C'est sûr. Je respecte totalement.

RICHARD ANCONINA : Parce que j'ai dit des trucs privés quand même. J'ai balancé. Je ne balance jamais comme ça. Je ne parle pas autant. Là je suis coincé, dans cette bagnole.

JÉRÔME COLIN : Vous allez bientôt sortir.

RICHARD ANCONINA : Il y a trop de caméras là. Il faut virer tout ça. C'est n'importe quoi.

JÉRÔME COLIN : Il faut virer tout ça.

RICHARD ANCONINA : Oui. En fait vous allez faire un montage après.

JÉRÔME COLIN : Evidemment.

RICHARD ANCONINA : Un petit peu de là, de là...

JÉRÔME COLIN : Evidemment. Je vous jure, après c'est super beau.

RICHARD ANCONINA : Franchement...

JÉRÔME COLIN : La lumière est belle, des beaux extraits...

RICHARD ANCONINA : Vous m'avez senti coincé ?

JÉRÔME COLIN : Non.

RICHARD ANCONINA : J'ai balancé, j'ai parlé...

JÉRÔME COLIN : Vraiment ne soyez pas inquiet du résultat.

RICHARD ANCONINA : Je ne suis pas inquiet. Franchement j'adore.

JÉRÔME COLIN : Vous savez on est hyper bienveillant.

RICHARD ANCONINA : Ça se voit. J'adore ce moment-là. Je vous le dis franchement.

JÉRÔME COLIN : Alors ça va.

RICHARD ANCONINA : Sinon j'aurais parlé hein. J'aurais dit...

JÉRÔME COLIN : J'espère.

RICHARD ANCONINA : Je l'aurais dit gentiment.

JÉRÔME COLIN : Vous avez bien raison.

### **Je monte bien dans les tours !**

JÉRÔME COLIN : Vous refusez de faire des choses ?

RICHARD ANCONINA : Oui. Le mot refuser est agressif mais voilà, je ne souhaite pas le faire.

JÉRÔME COLIN : Vous refusez.

RICHARD ANCONINA : Voilà.

JÉRÔME COLIN : Quoi par exemple ?

RICHARD ANCONINA : Y'a des émissions que je n'aime pas regarder. Que je n'aime pas. Je ne peux pas envisager d'y être.

JÉRÔME COLIN : Pourquoi ? Parce qu'il n'y a justement pas la bienveillance ?

RICHARD ANCONINA : Même au nom de la promo... Richard, il faut absolument s'exposer, il faut qu'on nous voie... Il ne faut pas mal nous voir non plus. Donc il y a des choses que je ne souhaite pas faire.

JÉRÔME COLIN : Toujours poli et bien élevé.

RICHARD ANCONINA : Oui.

JÉRÔME COLIN : Mais rassurez-moi, des fois vous piquez des gueulantes.

RICHARD ANCONINA : Oui. Je suis un latin. Y'a pas de soucis. En bonne et due forme.

JÉRÔME COLIN : C'est rassurant.

RICHARD ANCONINA : Oui. Je monte bien. Je monte bien dans les tours.

JÉRÔME COLIN : C'était quoi la dernière ? C'était ce matin...

RICHARD ANCONINA : Non. Pas du tout.

JÉRÔME COLIN : Vous vous en voulez après ? Vraiment quand vous pétez les plombs.

RICHARD ANCONINA : Non. Non parce qu'en général...

JÉRÔME COLIN : Vous avez raison.

RICHARD ANCONINA : Non, pas du tout. J'allais dire je maîtrise mieux ce que j'ai besoin de dire. Quand j'étais plus jeune c'était confus, je parlais sur des mots... Là je suis plus canalisé sur l'argument. Imparable. Pas possible. Là je peux l'ouvrir. Quand c'est imparable.

JÉRÔME COLIN : D'accord.

RICHARD ANCONINA : Sinon ce n'est pas la peine.

JÉRÔME COLIN : Ça fait du bien hein.

RICHARD ANCONINA : Sinon on se ridiculise.

JÉRÔME COLIN : Ça fait un bien fou.

RICHARD ANCONINA : Ce n'est pas crier hein, c'est argumenter avec fermeté. Ce n'est pas la crise de nerf.

JÉRÔME COLIN : Encore que la crise de nerf de temps en temps pas argumentée, ça fait du bien aussi. Vous étiez bagarreur quand vous étiez petit gamin, à ce qu'il paraît.

RICHARD ANCONINA : Non.

JÉRÔME COLIN : Non ?

RICHARD ANCONINA : Non, pas du tout.

JÉRÔME COLIN : On m'avait dit à ce qu'il paraît quand il était gamin il était bagarreur.

RICHARD ANCONINA : Pas du tout. J'avais peur. Quand on jouait, qu'on chahutait, j'avais peur de trop me mêler. De prendre un coup sans le faire exprès. Un coup de coude. Oh, pardon... Non je n'étais pas du tout bagarreur.

JÉRÔME COLIN : Vous ne vous êtes jamais bagarré ?

RICHARD ANCONINA : Non. Jamais. Pas du tout. J'ai peur, j'ai peur des coups, ça doit faire mal de prendre des coups. Non ? Y'en a qui n'ont pas peur.

JÉRÔME COLIN : Oui. Gérard il n'a pas peur.

RICHARD ANCONINA : Non. Puis je ne sais pas, lever la main sur quelqu'un...

JÉRÔME COLIN : C'est un geste terrible.

RICHARD ANCONINA : Ah non, faire mal à quelqu'un, non.

JÉRÔME COLIN : Vous avez faim de quoi ? Parce que vous arrivez au restaurant. Qu'est-ce que vous mangez ? Vous disiez je mange extrêmement bien.

RICHARD ANCONINA : Oui. Un truc sain, un bon poisson, une viande, des pâtes, je ne sais pas. Le midi on peut tout faire. C'est le soir qu'il faut faire attention.

JÉRÔME COLIN : Oui. Je pense que c'est là que vous allez. Au Brasero, c'est possible ?

RICHARD ANCONINA : Exact. Je me souviens très bien. Je l'ai lu ça.

JÉRÔME COLIN : Voilà. Il suffisait de le dire. Je vous remercie, c'était un plaisir de vous rencontrer.

RICHARD ANCONINA : Moi aussi c'était vraiment un plaisir. Mon ami.... Merci à vous.

JÉRÔME COLIN : Merci.

## **OUVERTURE PORTE**

JÉRÔME COLIN : Passez une excellente fin de journée.

RICHARD ANCONINA : Vous allez venir avec nous ?

JÉRÔME COLIN : Non.

RICHARD ANCONINA : Vous ne déjeunez pas avec nous ?

JÉRÔME COLIN : Je vais travailler moi monsieur, je suis taximan.

RICHARD ANCONINA: Ok man. Merci. J'ai adoré.

